

pour mâter son chagrin, ce dur auxiliaire, la fatigue du corps. Depuis un mois déjà, les yeux battus et languissants, la bouche sérieuse de Madeleine, quelquefois la trace de larmes à peine séchées, disaient chaque matin les luttes de la nuit. Le temps n'apportait aucun remède. Elle était douce et caressante pour son vieux guerrier. Elle allait s'asseoir sur ses genoux, lui passait autour du cou les deux bras, et demeurait ainsi des heures à contempler les lueurs changeantes du feu.

Les villageois eux-mêmes s'aperçurent bientôt de cette maladie morale qui la rongait. Madeleine avait parfois des distractions étranges, et, quand elle riait, son rire devenait quelque chose de nerveux et de triste. Un jour on lui apporta un petit rosier couvert de roses thé. Elle pâlit beaucoup et fondit en larmes. Une autre fois, une jeune fille qu'elle avait aimée pendant son enfance se maria. Le matin de ses noces, elle vint trouver Madeleine et la pria de l'aider à s'habiller. Madeleine s'y mit de tout son cœur. Elle défit la jupe de la paysanne, la refit de ses mains, et, peu satisfaite encore de son ouvrage, elle la jeta de côté et revêtit la mariée d'une robe blanche garnie de dentelles qui lui appartenait. Comme celle-ci ne voulait pas accepter ce riche cadeau :

« Laisse, lui dit Madeleine, cela te va bien. Moi, je ne sais pourquoi je déteste cette couleur et tu me rends service en me débarrassant de ma robe. »

Elle lui natta les cheveux, la coiffa de fleurs d'oranger, la fit belle au point qu'on ne la reconnaissait plus et qu'on faillit crier au miracle. Tout cela avec une impatience et une gaieté fébriles.

Quand elle eut mis la dernière main à cette toilette d'épousée, elle contempla quelques instants son amie, les yeux brillants, les pommettes des joues rouges. Puis elle se sauva dans sa chambre et y resta insensible à toutes les prières de ses anciennes compagnes qui voulaient l'entraîner à la fête. Elle gâta tout le jour un air sombre qui frappa Torancy.

« Nous irons en Italie, Madeleine, lui dit-il ; nous partirons dès que tu seras prête. Il faut tâcher de l'emporter sur ton chagrin ; car, ma pauvre enfant, c'est ton père qui souffre le plus quand il te voit ainsi. »

La voix de Torancy était altérée en disant ces mots.

« Ne pourrions-nous plutôt retourner à Senlis ? » demanda Madeleine de son ton tranquille sans paraître remarquer l'émotion qui agitait le vieillard.

Ce mot coupa court à toute incertitude. Le mal avait des racines profondes.

« Nous vendrons ma chère maison de Senlis, répondit Torancy. Nous ne reverrons jamais ce paradis qui nous a vus si heureux, où je croyais mourir, mais où tu ne peux vivre. Tu lui as dit pour toujours adieu et ce n'est plus désormais pour nous qu'un souvenir. Mon parti est pris et je serai ferme contre toi et contre moi-même. »

Il se leva. Madeleine ne répliqua rien. Le soir de ce même jour, elle embrassa son père plus vivement que de coutume. Au moment de sortir de la chambre où il était, elle revint à lui et se jeta à son cou avec une effusion inattendue. Le pauvre homme crut qu'elle le remerciait de l'avoir sauvé.

Retirée chez elle, au lieu de se mettre au lit, Madeleine revêtit d'une robe noire, fit un léger paquet des choses qui lui étaient nécessaires ; puis elle se mit à genoux, pleurant à grosses larmes, priant Dieu de la secourir et la Vierge de lui pardonner. Vers onze heures, elle se glissa dehors et s'éloigna en courant sans regarder derrière elle, tant elle craignait que ce passé, qui tient au cœur par mille fibres, ne la rappelât en arrière, ne la retînt, ne l'enchaînât.

Le sacrifice était consommé.

Elle s'en alla par les chemins trempés de pluie seule, perdue désormais au monde, sans savoir ce qui adviendrait en sa vie, si ce n'est qu'elle allait

revoir Roland. Quand elle fut à deux lieues de Salvigny, elle s'assied sur le bord de la route et attendit la diligence de Paris qui devait passer là vers trois heures du matin.

Qui peut dire le tumulte de pensées qui se heurtèrent dans cette tête en travail, d'où la raison, vaincue par l'amour, était exilée ? La pauvre fille, poussée par une indomptable passion, s'en allait à la dérive. Le silence régnait autour d'elle. Le vent de la nuit balayait les feuilles sèches qui s'attachaient à sa robe. La pluie la pénétrait lentement ; ses dents claquaient de froid, ses joues étaient violettes ; les boucles de ses cheveux descendaient sur ses épaules. Elle ne sentait rien et continuait de sangloter.

Que sont les orages de la terre, quand ces tempêtes sévissent dans les âmes mal gardées ou trop faibles. Quels désordres, quels chagrins, lorsque la force morale n'est point assise dans le roc ! De pareils sentiments détruisent tous les autres, et sont assez semblables à ces raz de marée qui dévastent les îles et ne laissent après eux rien qui soit debout.

Pour Madeleine, elle avait dix-sept ans ; son avril était plein de fleurs et de frondaisons odorantes. La vie lui souriait hier et demain devait être semblable à la veille. Aujourd'hui, c'était une pauvre fille désolée, errante par la nuit et par les chemins, ayant perdu la raison qui guide, l'amitié qui console, et marchant vers ce qui l'attire et la fascine, y marchant sur le cœur de Torancy avec une cruauté qui serait féroce si elle ne signorait elle-même, si Madeleine n'avait les yeux aveuglés.

XXXVII

La diligence s'arrêta devant elle et rompit le fil de ses tristes contemplations. Elle y monta à demi morte de froid et mouillée jusqu'aux os. A Paris, elle descendit dans un petit hôtel du faubourg Montmartre, qu'une voyageuse lui indiqua. Elle n'avait d'ailleurs aucune notion de la vie dans cette grande ville ; et n'ayant pas songé à de choses plus importantes, elle n'avait eu garde de s'attacher à ces détails. Elle fuyait l'éloignement et s'en allait où l'attirait son cœur. Les difficultés de l'existence réelle vinrent brutalement se jeter à travers ses songes. L'hôtesse lui demanda son passe-part et se renseigna sur elle. Madeleine répondit qu'elle n'avait pas de papiers et qu'elle désirait ne pas se nommer. On insista, elle se prit à pleurer et gagna le silence. On parla de ne la point recevoir jusqu'à ce qu'elle eût satisfait aux règlements. Alors, elle se jeta aux genoux de cette femme.

« Grâce ! s'écria-t-elle ; grâce, madame ? Ne me renvoyez pas. Je ne sais rien de Paris ni de tout cela. Je vais tout vous dire ! Mais, au nom du bon Dieu, ne me mettez point dans la rue. Vous avez peut-être une fille, voudriez-vous qu'elle fût dehors, sans asile, sans famille, et sans protecteurs ? Si ma détresse ne vous émeut pas, qui donc touchera-t-elle parmi tous les indifférents ? Je ne puis pourtant pas rester sur le pavé. Madame, je me suis enfuie de chez mon père ; je suis une honnête fille, pourtant, je vous le jure ; mais il y a de si dures choses, dans la vie ! Ne me perdez pas ; ne me chassez pas, madame ? Où voulez-vous donc que j'aille ? Que vous dirais-je de plus pour vous attendrir ? s'il faut que je sorte d'ici, je m'asseoirai sur le seuil, car je me sens lasse et malade et j'attendrai qu'on ait pitié de moi ! »

Puis elle s'évanouit. La bonne hôtesse, qui pleurait à chaudes larmes, le releva, le coucha de son mieux, et, grâce à ses soins, à son empressement, à sa bonté compatissante, la pauvre fille se sentit mieux le soir et s'endormit d'un sommeil assez tranquille. Quand elle se réveilla, dans cette chambre aux meubles dépareillés et sordides ; quand elle entendit le bruit continu des voitures,

les cris des marchands, les pas affairés de la foule, elle se crut le jouet d'une illusion. Ce ne fut que peu à peu qu'elle comprit sa position nouvelle.

Ainsi, elle avait quitté pour toujours son père. Que faisait-il à cette heure ? Il la cherchait sans doute, et dans quel désespoir ! Qu'allait-elle devenir ? Pourquoi avait-elle fui ? Ainsi, c'était bien cette fière Madeleine qui, oubliant son sexe, s'en allait au-devant de l'homme qui l'avait dédaigné. Elle allait le supplier de l'aimer. Saisie de remords, elle s'élança de son lit pour courir chercher son pardon aux pieds de Torancy. Elle revêtit précipitamment sa robe, terrifiée d'avoir entrevu l'abîme au bord duquel sa folie l'avait conduite. Hélas ! au seuil de la porte, l'image enchanteresse se dressa ; le spectre de l'absence et de ses maux sans nombre entra dans son cœur, et la malheureuse succomba de nouveau. Elle s'assit, encore suspendue entre le passé de vertu, de fier courage, et l'avenir de faiblesse, et d'amour. Hélas ! ce fut son naufrage qui fut décidé.

« Mon ami, écrivit-elle à Roland, je suis à Paris, chez une de mes amies, ayant quitté pour vous mon père et mon honneur. Je vous aimais et je ne suis pas de celles qui font à demi le sacrifice d'elles-mêmes. Peut-être, c'est le seul espoir qui me reste, la générosité de mon cœur tentera-t-elle la vôtre. »

« Venez, Roland, venez en hâte. Je suis seule ici sans ressources, sans papiers, sans nom même, que celui que vous aimez. J'ai quitté jusqu'au nom de mon père, et je ne suis plus qu'une fugitive à la recherche de votre amour. »

MADELEINE.

Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

30. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve " prima facie " d'intention de fraude.

Medaille de Bronze 1883 Medaille d'Argent 1881

Medaille de Bronze 1880 Medaille de Bronze 1882

DIPLOME 1880

Medaille de Bronze 1881 Medaille d'Argent 1882

MEDAILLE D'ARGENT 1882

ETABLI EN 1852

LORGE & CIE,

PREMIER PRIX

Chapeliers Parisiens

21, RUE ST-LAUREN, 21

MONTREAL.